

706

LE
COMLOT

DE
L'ÉTAT-MAJOR

Weldon, George

✓
[Londres, 1898.]



Dédiée au Colonel Georges Picquart.

PRÉFACE

A LA COMÉDIETTE

LE COMLOT DE L'ÉTAT-MAJOR

CE n'est pas le manque d'admiration pour le Colonel Picquart qui m'empêche d'envoyer ma souscription pour l'épée d'honneur que ses amis et appréciateurs en France se proposent de lui offrir.

Non ! En premier lieu, ne voulant, à aucun prix, la guerre, je ne souscrirais point à un emblème belliqueux.

En second lieu, quoique ne l'ayant jamais vu, la personnalité de Picquart m'inspire un sentiment singulier de sérénité, de paix, de repos, un — je ne sais quoi — qu'aucune autre personne dans l'histoire des siècles ne m'a jamais inspiré.

A lui s'appliquent ces paroles bénies : *venez à moi vous tous qui souffrez et je vous consolerais.*

Donc, quand on lui offre une épée, c'est à l'encontre de mon sentiment intime que je marcherais, si je m'unissais à ceux qui veulent penser à lui une épée à la main.

J'ai autre chose . . . Ce n'est pas moi qui parle. Cela vient d'outre-tombe. C'est ma BOUCHE D'OMBRE.

Depuis plus de quatre années je suis visitée, comme Mlle Couesdon, par un poète d'outre-tombe. Je le crois pourtant beaucoup plus prolifique que le sien. J'ai des milliers de vers magnifiques ! J'en ai même offert au rédacteur de l'*Echo du Merveilleux* — mais . . . c'est M. Gaston Méry, paraît-il, qui est aussi bien rédacteur à la *Libre Parole* qu'à l'*Echo du Merveilleux*. Il n'y a donc rien qui étonnera lorsque je dis que ces vers, en faveur de la Vérité sur l'Affaire Dreyfus, n'ont pas trouvé leur place dans l'*Echo du Merveilleux*.

J'offre donc au Colonel Picquart quelques vers d'une comédiette intitulée *Le Comlot de l'Etat-Major*, qui, je

pense bien, lui expliquera pas mal de choses et qui aura, je l'espère, le don de l'égayer un peu après tous les ennuis que lui ont suscités son amour de la Vérité et sa "grandepitié" pour un martyr.

En même temps, je veux prendre cette occasion pour dire que personne plus que moi n'est à même d'apprécier les Delegorgue et Consorts. Depuis plus de vingt-cinq ans, en Angleterre, j'étudie la Justice et ses voies — je paie en nature ; j'ai été, moi-même, trois fois en prison ; je n'ai reculé devant rien ; j'ai toujours voulu — je veux la Vérité.

Dans les Cours de Loi, c'est en Angleterre comme en France, la Vérité, c'est la dernière chose que l'on veut y voir.

La preuve ? — Croit-on que si tous ces Messieurs du Barreau ne vendaient pas leurs moyens intellectuels et leur langue à d'indignes clients, que la parole de Maître Demange n'aurait pas suffi pour convaincre la France que son client était la victime d'un abominable complot antisémite ? Est-ce que ce malheureux aurait agonisé quatre années ! Sa famille, martyr ! Quelle leçon pour le Barreau ! Quel avertissement pour ceux qui chantent *les droits sacrés de la Défense*.

UN AVOCAT NE DOIT JAMAIS MENTIR.

Ce qui est plus pourri que TOUT, c'est ce qui se passe en JUSTICE !

Le seul espoir de justice, c'est dans les Cours où siègent plusieurs juges. Mon espoir et ma conviction ont reçu une nouvelle preuve du bien-fondé de cette croyance pleine d'espoir dans les agissements de la Cour de Cassation.

Cette hideuse affaire, dont cette même Cour aurait dû pouvoir se saisir, il y a presque quatre ans, avant que la France ait pu être avilie et dégradée dans la personne d'un de ses fils — un innocent — servira de leçon à la justice de tous les peuples et leur enseignera qu'il n'y a rien de plus absurde — DE PLUS LÂCHE — que *le respect de la chose jugée*

GEORGINA WELDON.

7, BRAMERTON STREET,
CHELSEA, LONDON.

13 Novembre 1898.

LE COMLOT DE L'ÉTAT-MAJOR

ACTE I

SCÈNE I

Les généraux Mercier et de Pellieux.

DE PELLIEUX

Combien de temps encor aurons-nous les oreilles
Rebattues, pour ce Juif, de musiques pareilles ?
Mon cher Mercier, pour moi, parmi ces bruits confus
Que tous ces vils péquins font autour de Dreyfus,
Je deviens fou d'étourdissement et de rage ;
Sans mentionner le flot toujours montant d'outrage
Que chaque jour sur nous une presse perverse
Invente et accumule, envenime et déverse.

MERCIER

Bah ! ce serait dommage, ô beau de Pellieux,
— Tant vous savez être éloquemment bilieux, —
Si tous ces salauds-là, avec tous leurs vomis,
Laisaient, en votre cœur tout le temps endormi,
L'orateur terrifique, enlevant et sublime,
Qui fit contre Zola les jurés unanimes,
Lorsqu'évoquant des fils la grande boucherie,
Vous sûtes leur donner une telle c e
Que, devenus soudain même encore plus blancs
Qu'à leurs yeux ne parut le phtysique uhlan,
Le procès de Zola fut à souhait bâclé,
Et son Juif encagé à double tour de clé.

Ô mon beau de Pellieux, que ce fut bien tapé !
 Je voudrais, moi, qu'une médaille en fut frappée,
 Qui célébrât bien haut la fameuse journée
 Où la loi par le sabre aux péquins fut donnée !

DE PELLIEUX

Oui, général, Zola eut son clou bien rivé !
 Esterhazy étant suffisamment lavé ;
 Mais je hais quelqu'un plus que le grand pornographe,
 Sale déshabilleur, grand arracheur d'agrafes,
 Qui, après avoir mis le ventre humain à nu,
 L'ouvrant de bas en haut, montre son contenu ;
 Et je hais quelqu'un plus que Scheurer Kestner
 Qui nous fit tous presque... suer... avec son air ;
 Et je hais quelqu'un plus que Maître Labori
 Qui prétendait, pas moins, nous mettre au pilori ;
 Et je hais quelqu'un plus que les deux Clémenceau,
 Qui du dossier secret voulaient briser les sceaux :
 Et je hais quelqu'un plus que tous les journalistes,
 Plus que les radicaux, plus que les socialistes,
 Plus que les Juifs et plus que les plus Dreyfusards,
 Plus même que Dreyfus ! Celui-là... c'est Picquart !

MERCIER

En voilà, général, une canaille énorme !
 Ah ! ce monsieur qui porte encore l'uniforme !
 Ce que je le lui ai bientôt fait retirer !
 Que je l'aurais voulu sur son dos déchirer,
 Avec des yeux encor plus suavement secs
 Que nous ne les avons pour son client infect.

DE PELLIEUX

Ah ! fichtre, oui ! général, et qu'on lui arrachât
 Galon après galon et de notre crachat
 On couvrît sa poitrine où pas ça ne respire
 D'esprit de corps, — pas ça. — Et ce qui est bien pire,

Cet élégant gaillard prétend que seul l'âme
 L'amour du Vrai ! au Vrai le dévouement sublime !
 Imbécile, d'ailleurs, tout autant que cochon !
 L'amour du Vrai, Mercier, est-ce assez folichon !
 Le Vrai ! le Vrai ! oui, mais qu'est-ce que c'est, en ou're,
 Pauvre niais ! Le Vrai ! Sacré, sale jean-f !
 Le Vrai ? — Mon général, mais c'est comme le vin !
 Qu'on n'en fabrique point, on en voudra en vain !
 Il le sait bien lui-même, après tout, sacrédieu !
 Est-ce du Vrai ou non, voyons, son petit-bleu ?

MERCIER

N'ayez pas peur, mon cher ! il faudra qu'il nous dise
 Ce petit conte-bleu... c'est une friandise
 Que je veux, général, qu'à la fin il nous serve ;
 C'est un morceau choisi que je tiens en réserve ;
 Ah ! il n'a pas voulu, ce cafard exécré,
 Du côté de Tunis se faire massacrer,
 Lorsque je l'envoyai à des tribus incultes
 Enseigner l'art du Vrai et du jurisconsulte !

DE PELLIEUX

Ah ! ça, ce fut, mon général, un coup malin !
 Voilà comment un roi eût traité les vilains
 Qui vendent nos secrets et la France à Berlin !
 C'est dommage qu'il n'ait pas eu un succès plein !
 Pas moins, mon général, ce fut un coup malin . . .
 C'est dommage qu'il n'ait pas eu un succès plein !

MERCIER

De ce plan merveilleux, bien qu'il ait avorté,
 L'honneur à qui de droit doit être rapporté.
 D'abord, à qui revient la géniale idée
 D'envoyer ce cafard se faire élucider

Ses doutes au milieu des noirs fils du désert ?
 Ce plan-là, nous l'avons arrangé en concert,
 Billot, Gonse et de Clam, Boisdeffre et moi, Mercier.
 Je vis dans les regards de ces bons officiers
 Briller la même idée, en un éclat d'acier.
 Nous nous trouvâmes, tous, de bons justiciers.
 Donc, moi, Gonse et Billot, Boisdeffre et du Paty,
 L'honneur entre nous tous doit être réparti.
 Qu'il fallait se garer de ce chien enragé
 Arguant d'innocence et de droit outragé,
 Même par un remède hardi et magnanime,
 Nous étions là-dessus d'un avis unanime.
 Mais, la difficulté gisait dans le moyen
 De se débarrasser de ce grand citoyen,
 Ce juriste en galons qui disait à l'épée
 Qu'elle a pu ou vouïu jamais être trompée.

(Un valet entre et annonce le général Gonse.)

SCÈNE II

Les mêmes et M. le général Gonse.

MERCIER, continuant :

Voilà qui tombe bien, entrez donc, mon cher Gonse.
 Vous venez à propos pour faire une réponse :
 — Que vouliez-vous qu'on fit, vous, du sale faquin
 De Picquart ?

GONSE

Je pensai l'envoyer au Tonkin
 Aller raser leur mèche aux Pavillons-Noirs,
 Avec ordre de leur mettre à tous des peignoirs.

MERCIER

L'idée était superbe et le besoin pressant ;
Mais alors gouvernait au Tonkin Lanessan,
Homme tout plein d'humanité et de vergogne,
Qui n'aurait rien compris à l'urgente besogne.

(Un valet entre et annonce le général de Boisdeffre.)

SCÈNE III

Les mêmes et M. le général de Boisdeffre.

MERCIER, reprenant la parole :

Voilà qui tombe bien ! Mais, entrez, Le Mouton !
Ah ! vous allez nous dire, et nous vous écoutons,
Que vouliez-vous qu'on fit, vous, du juste Picquart ?

DE BOISDEFFRE

Mais, — n'importe comment, qu'on le mît au rancart.
Mais, par tradition de caste et de famille.
Je l'aurais fait soigner dans une autre Bastille.

DE PELLIEUX

Moi, je n'en pince pas pour les masques de fer,
Ça fait un jour ou l'autre un tapage d'enfer.

(Un valet annonce : le colonel du Paty de Clam.)

SCÈNE IV

Les mêmes et du Paty de Clam.

MERCIER

Ah ! le cher Colonel ! Entrez, cher Du Paty ;
Je vous sentais venir ! Vous êtes bien gentil.

GONSE

Il est fort ce de Clam comme une citadelle.
 Nous lui devons, messieurs, une fière chandelle !

MERCIER

Je lui donne un cigare, et je garde le suif
 Pour le noble Picquart, premier syndic des Juifs.
 Allumez ça, d'abord ; prenez aussi, messieurs,
 Vous allez trouver ça simplement délicieux.—
 Ces cigares, j'entends, et l'exquise parole
 De celui qui naguère a joué si beau rôle.
 Dites-nous, cher Paty, votre pensée intime :
 Qu'auriez-vous donc fait, vous, de ce Picquart sublime,
 Protecteur d'innocent, d'orphelins et de veuve ?

DU PATY

Moi ? Je l'aurais soumis à ma fameuse épreuve.
 Pour savoir tout, cet homme une fois suspecté,
 Je l'aurais fait écrire un peu sous ma dictée :
 Ce monsieur eût tremblé, pensant au petit-bleu,
 Ou il n'eût ni tremblé ni pâli, croyez-le ;
 Or, dans le premier cas, il eût été coupable,
 Dans le second, la preuve aurait été palpable
 De son crime, d'abord ; il eût montré, ensuite,
 Son endurcissement dans le crime et ses suites.

MERCIER

Cette méthode est forte, et même elle est terrible :
 Pour Dreyfus, nous savons, elle fut infaillible !

GONSE

Elle eût, avec Picquart, eu le même succès.

MERCIER

Mais, afin d'éviter un ennuyeux procès,
 Qu'auriez-vous fait, vous, de l'insigne soldat ?

DU PATY

Une fois convaincu sur cet autre Judas,
 Je ne sais pas ; j'aurais repassé mon histoire,
 Qui m'eût fourni, sans doute, un moyen péremptoire.
 Mais, dans le cas d'un soldat si fringant,
 J'eusse arrangé quelque chose d'extravagant,
 Peut-être, mais, à coup sûr, de rare et d'élégant,
 Que j'eusse savouré, le reste de ma vie,
 Plus que les sensations, dans les romans, servies.

GONSE

Quel esprit raffiné que notre colonel ?
 Qu'il est superbement étrange et personnel !

DU PATY

Mais non, Gonse farceur ; tu es irrationnel
 Dans ton admiration de mes dons personnels.
 Simplement, ma nature aime l'émotionnel ;
 J'ai du juste le sens constitutionnel ;
 Seulement, avec moi, tout devient solennel ;
 J'inspire la terreur aux profonds criminels,
 Je respire le grand, l'infini, l'éternel
 Des crimes découlés du crime originel.

BOISDEFFRE

Pour deviner le crime et pour le châtier
 Avec lucidité, comme aussi sans pitié,
 Il n'y a pas comme le prêtre et l'officier ;
 Il y a dans leurs regards une lame d'acier
 Qui pénètre tout l'être, et c'est Dieu qui l'y met !
 Comme le Père Dulac tantôt me l'exprimait.

MERCIER

Voulez-vous que je vous dise ? messieurs, l'armée
 Est des plus cur.eux individus formée.

Ainsi, ce cher de Clam, il s'est dépeint lui-même ;
 Je ne saurais le faire avec son art suprême.
 Rusé comme un serpent, sage comme Numa,
 Il eut pu surpasser Alexandre Dumas.
 Boisdeffre, cher même à l'empereur d'Allemagne,
 A qui il expliqua d'Annibal les campagnes
 Avec tant de génie, que le tyran malin
 En trembla dans sa peau pour le sort de Berlin ;
 Il tremble encor, messieurs, que Boisdeffre le rince,
 Quand la France reprendra ses chères provinces.
 Aussi, je vous le dis, au profit de l'armée,
 Au profit du pays, la France est écrémée
 De tout ce qu'elle met au monde de meilleur.
 Certes, nous dépassons tous les écrivailleurs.
 Vous avez vu Pellieux remporter la journée
 Que Zola pour Dreyfus croyait avoir gagnée ;
 Sa parole bouillait, ainsi que dans la cuve,
 Le vin tout débordant, en lave du Vésuve !
 Des documents secrets s'étant forgé des armes,
 Comme, aux pieds du jury, il sonna fort l'alarme !
 Des bouchers allemands le pays effrayé,
 Tremblant d'être de l'échiquier européen rayé,
 Croyant avoir le ventre ouvert par les obus,
 Se sentit comme pris du choléra-morbus,
 Et nous le dit au nez *in naturalibus*.

BOISDEFFRE

C'est du cœur que la vraie éloquence procède,
 Et notre ami Pellieux plus qu'aucun en possède ;
 Or, notre général possède mieux encor,
 Ce que nous devons tous avoir . . .

TOUS

L'esprit de corps !

BOISDEFFRE

C'est un esprit, messieurs, comme l'esprit de vin,
 Ça s'enflamme pour rien, mais non, messieurs, en vain
 Tant pis pour le péquin qui croirait l'esquiver,
 Mais malheur au soldat qui ose le braver !
 Excusez-moi, messieurs, de parler sur ce ton.
 Je suis le général Boisdeffre Le Mouton,
 De famille très noble et très ultramontaine,
 Dont l'origine est belle et d'ailleurs fort lointaine ;
 Je suis le chef du brillant Etat-major français,
 Je suis couvert de croix qui cachent mes succès,
 Et je porte ma barbe et mon âme si blanches
 Que vous me permettez une parole franche,
 Dût ma franchise, allant aux limites extrêmes,
 Saintement se traduire en brûlants anathèmes.
 Vous savez tous : il est une brebis galeuse
 Que Le Mouton maudit pour ses voies scandaleuses ;
 Vous avez deviné cet officier félon
 Dont je voue aux ciseaux les infâmes galons.
 J'ose faire cela, sans blasphème, sans crainte,
 Bien que ce matin j'avalai l'hostie sainte
 Que j'arrosai ensuite avec un fin cognac,
 Par la permission du révérend Dulac.

DE PELLIEUX

Mon cher de Boisdeffre, n'ayez pas de scrupules,
 Vous êtes trop Mouton devers cette crapule.
 Mais comprend-on comment ce juridictionnel
 Si épatant a pu devenir colonel ?
 Moi, je croirais qu'il doit à des chefs polissons
 Les galons mal placés qu'ici nous maudissons.

MERCIER

Si je ne le fais pas, moi, passer par les armes,
 Ah ! ce ne sera pas que me touchent ses charmes !

Car, Dieu n'a jamais plus haï l'ange déchu
Que je n'abhorre et hais ce colonel fichu !

GONSE

Ici, messieurs, je dois un très pénible aveu ;
Je me suis arraché déjà plus d'un cheveu
Pour un faible dont je me suis rendu coupable,
Pour ce que j'avais cru un officier capable.
J'avais eu pour cet homme une vraie amitié,
Mais ne sens plus pour lui que haine sans pitié.
Je lui en voudrai toujours du rôle qu'il me prête,
De m'avoir fait passer et pour double et pour bête !

DU PATY

Mais, après tout, tout ce qu'on peut dire de Gonse,
En spécifique poids ne pèse pas une once,
Reste atone en couleur, pour si fort qu'on le fonce,
Reste en forme bien plat, pour si bien qu'on le fronce,
Et part, pour peu qu'on le passe à la pierre ponce.
Qu'importe que l'on change une lettre dans Gonse,
Qu'on soit Gonse-Pilate ou bien Pilate-Ponce,

GONSE

Que m'importe, en effet, l'opinion publique,
Et celle des canards et de la République ?
J'ai celle de mes chefs, j'ai celle de mes pairs,
Et je l'ai d'autant plus que, l'autre, je la perds,
Quant aux républicains, ce n'est tout qu'une clique ;
Je professe pour eux et pour leur République
Le mépris le plus haut, le moins académique,
Le plus profond, le plus et moins synonymique,
Le plus vaste en tous sens, le moins parabolique,
Le plus intense et dense et plus hyperbolique.

BOISDEFFRE

Et moi, le plus altier et le plus atavique,
Le plus aristocrate et le plus incivique.

DU PATY

Et moi, le plus hautain comme le plus psychique,
Et le plus distingué, comme le plus logique.

DE PELLIEUX

Et moi, le plus cordial et le plus véridique,
Et le plus violent et le plus spasmodique.

MERCIER

Et moi, le plus brutal, le plus analytique,
Le plus phénoménal et le plus synthétique,
Le plus pyramidal, le plus systématique,
Le plus impérial comme le plus pratique.

BOISDEFFRE

Et moi, le plus royal, le plus eucharistique !

DU PATY

Le plus original et le plus esthétique !

DE PELLIEUX

Et moi, le plus martial, le plus pyrotechnique !

GONSE

Le plus sphéroïdal et le plus volcanique !

MERCIER

Le plus impertinent, comme le plus cynique !

TOUS. — CHORUS

Nous méprisons, nous haïssons la République
Nous exécrons, nous maudissons la République !

Nous abhorrons, nous détestons la République !
 Nous dédaignons et nous toisons la République !
 Nous rudoyons, nous tutoyons la République !
 Nous flagellons, nous empalons la République !
 Nous bousculons, nous entamons la République !
 Nous honnissons et nous raillons la République !
 Nous barbouillons, nous trahissons la République !
 Nous embourbons et nous perdons la République !
 Nous pourrissons, nous meurtrissons la République !
 Nous tarissons, nous ternissons la République !
 Nous noircissons, nous salissons la République !
 Et nous démantibulerons la République !
 Et nous substituerons, un de ces beaux matins,
 Un souverain bourru à la sale c

DU PATY

On aura fait beaucoup quand on aura fait ça.
 Mais il faudra percher Pélion sur Ossa !

(A suivre.)

Complet